LA PEINTURE

 Barnabé Beatnik manquait un peu d'équilibre, car il avait quelques verres dans le nez. Il était monté sur une chaise avec dans une main un clou de grosseur moyenne et dans l'autre un marteau. En face de lui, l'un des murs de la cuisine. Il était évident que son intention était claire, aucune confusion possible dans le réel, à part peut-être dans sa tête. Ainsi, en avançant un peu le pied gauche en dehors de la plate-forme de la chaise, il se ramassa rapidement au sol en s'y fracassant violemment la boîte crânienne. Il ne bougeait plus, il avait perdu connaissance. Sa compagne Rolande, une femme de grandeur moyenne, aux cheveux noirs assez longs, dont l'âge se situait dans la quarantaine avancée, était toute énervée, elle leva les deux bras au ciel et invoqua l’être suprême vivant dans les cieux. Une idée arriva à son cerveau. Elle alla chercher un grand verre d'eau froide et arrosa le visage, de son ami, le peintre Barnabé Beatnik, un homme dans le début de la quarantaine, petit, maigre, aux cheveux brun foncé courts. Elle répéta le manège à quatre reprises. Puis l'artiste ouvrit enfin les yeux, il semblait reposé, prêt à reprendre le combat de la vie. Elle avait l'impression de vivre un miracle, sans pourtant être dans un lieu de miracles.

 Il se leva, sourit un peu à Rolande, puis monta à nouveau sur la chaise, c’était peut-être un brave. Il demanda à son amie de lui passer le clou et le marteau. Ce qu'elle fit aussitôt. Il était persuadé que cette tentative allait être la bonne. Dans un premier temps, il réussirait à placer les deux clous, à la bonne hauteur, sur le mur blanc qui commençait à jaunir. Il avait placé sa chaise très près du mur, il accota un clou sur ce dernier et frappa à l'aide du marteau sur la tête du clou, mission accomplie. Il répéta la même action à quelques centimètres à droite de la première. Il descendit de sa chaise, puis recula un peu dans la pièce, afin de voir les deux clous plantés sur le mur, celui de gauche était un peu plus haut que l'autre, ça fera un effet spécial. À son idée, dans la vie, il faut sortir un tant soit peu des cadres de la normalité, sortir des sentiers battus en quelque sorte. Il aimait se distinguer par son originalité.

 Maintenant, la toile du maître devait être installé au mur. L’œuvre de Barnabé Beatnik reposait au pied d'un autre mur de la cuisine. C'était une pièce assez imposante, la surface de la toile peinte était un peu plus grande que la moyenne. Le cadre était gros et large, le poids du tout était quand même assez important. Ils placèrent leurs deux chaises pas très loin l'une de l'autre, bien alignées par rapport aux clous et allèrent chercher la réalisation artistique. Ils réussirent à monter sur leurs chaises respectives avec la peinture, qui était munie d'un petit fil d'acier à l’arrière, entre eux. Ils l’accrochèrent aux clous, puis descendirent de leurs chaises. Enfin sur le plancher des vaches, se dit en lui-même le peintre, il était un peu moins nerveux, il décompressait un peu. Ils se placèrent à une certaine distance du mur, afin de pouvoir regarder la toile dans son environnement immédiat. L’œuvre penchait légèrement vers la droite, mais Barnabé appréciait cela, Rolande avait un beau petit sourire.

 C'était une sorte de nature morte, servie au moderne, comme la plupart de ses autres toiles. Sur une table de différentes couleurs dont du bleu, du vert et du mauve, il y avait des raisins, certains d'un bleu foncé, d'autres d'un bleu pâle. Sur la surface de la table, on retrouvait également, trois fleurs bleues, un carafon rempli avec ce qui semblait être du lait et deux verres à vin, avec un liquide bleu à l'intérieur. Le cadre de la peinture était gris triste. Dans le coin inférieur droit, l'artiste avait signé sa toile en date de 2010. Après quelques minutes d'admiration, l'homme au béret rouge brisa le silence.

 - Je suis très fier de ma peinture, je la trouve vraiment merveilleuse, j'ai travaillé tellement d'heures pour la réaliser. Parmi toutes mes toiles, c'est ma favorite. Toi, qu'en penses-tu Rolande ?

 - Je suis certaine qu'à un moment donné tu deviendras célèbre, un jour les gens vont comprendre ton immense talent et nous pourrons réaliser nos rêves, comme aller faire le tour du monde en mille jours. Mais en attendant, on ne l'aura pas facile.

 Il peignait depuis plusieurs années, il avait plusieurs toiles à son actif, mais il ne remportait guère de succès. En fait, durant sa longue carrière, il n'avait vendu qu'une seule œuvre, à très bas prix, à un organisme communautaire. Il se disait artiste peintre à temps plein, il n'avait pas d'autre emploi, à chaque mois il recevait de l'argent gouvernemental, c'était la même chose pour sa conjointe. Ils n’arrivaient pas à vivre convenablement avec ces maigres prestations. Ainsi donc, les jours n'étaient pas trop roses. Après une, plus ou moins longue réflexion, ils décidèrent de se lancer dans la vente de pilules de différentes drogues hallucinogènes. Alors, ils purent enfin, se payer du bon temps, s'amuser un peu durant leurs trop courtes existences sur planète Terre.

 Deux heures passèrent et rien n’arriva, c'était le calme plat. Le couple prenait calmement un café en bavardant un peu de choses et d'autres. Parfois, ils se regardaient tendrement, mais rien de plus, ça n’allait pas plus loin. Tout à coup, ils entendirent frapper à la porte. Aussitôt, la femme aux yeux bleus se leva pour aller accueillir la visite. Par le petit trou, elle aperçut Roberto qui était vêtu d'un veston vert très pâle. Elle le connaissait un peu, il venait, de temps en temps, acheter des pilules. Elle décida donc d'ouvrir la porte et lui adressa la parole :

 - Salut Roberto, ça me fait plaisir de te rencontrer. On va passer à la cuisine.

 Elle fit route dans le petit corridor qui menait à la pièce, il la suivait juste derrière. Ils prirent place à la table, puis Barnabé Beatnik se mit à parler :

 - Quel bon vent t'amène ?

 Le grand maigre lui répondit sans aucune hésitation.

 - Aujourd'hui, ce n'est pas comme à l'habitude, j'ai besoin de cocaïne et ça presse.

 Il avait du feu dans les yeux. Rolande sentait ses jambes faiblir, son petit copain intervint :

 - Malheureusement, mon cher Roberto, nous ne vendons pas de cocaïne, mais nous avons des pilules de mescaline, de psilocybine, d’ecstasy et de LSD.

 Roberto ne le croyait pas, il était certain, qu'ils avaient au moins un peu de cocaïne. D'un coup sec, il sortit un revolver de la poche gauche de son veston et le pointa en direction de l'artiste. Il ajouta aussi quelques propos.

 - Tu mens Barnabé Beatnik, je suis certain que tu as de la cocaïne. Tu dois m'en donner maintenant, sinon tu ne feras pas de vieux os dans la vie présente.

 Les deux amants étaient complètement terrorisés, ils se demandaient, comment ils allaient s'en sortir. Soudainement, un petit miracle se produisit, ce qui est plutôt rare en ce bas monde. Le téléphone sonna, Roberto sursauta, Barnabé Beatnik, rapide comme l’éclair, en profita pour le désarmer. Le téléphone arrêta de sonner. Alors, le grand maigre, aux cheveux blonds, a réussi à s'enfuir. Le couple sortait de cette épreuve en étant un tant soit peu affecté. Pour relaxer un peu, ils fumèrent quelques joints de marihuana, après tout, c'était légal, grâce à Justin Trudeau. Puis vinrent quelques heures de contemplation de l’œuvre, avec de temps en temps un petit joint.

 Puis, on entendit du bruit, en provenance de l’entrée. Rolande reconnut le couple, ils venaient de temps en temps pour acheter des pilules. C'était Wilson et Gertrude. Lui un petit gros, à l'air bourru. Elle, une belle grande brune, ayant des yeux rouge sang. La femme aux cheveux noirs les amena jusqu'à la cuisine, ils s'installèrent à la table. La discussion débuta, le créateur de toiles s’exprima en premier.

 - Il me fait grand plaisir de vous rencontrer aujourd'hui, comment puis-je vous aider ?

 Wilson et Gertrude se regardèrent, puis c'est elle qui répondit :

 - J'ai appelé tantôt, mais ça n'a pas répondu. Habituellement, on achète seulement quelques pilules, mais aujourd’hui nous en voulons beaucoup plus, nous avons décidé de nous lancer dans le commerce. Dans le détail, on a besoin de 2000 pilules de mescaline, 1000 de psilocybine, 2500 d'ecstasy et aussi de 5000 doses de LSD.

 Elle fixa le peintre, avec ses yeux étranges, ce dernier dit :

 - Oui, nous pouvons satisfaire votre commande. Cependant, dans le moment présent, nous n'avons pas toutes ces pilules ici dans notre logement. Si vous le voulez, nous pouvons vous livrer toute la marchandise à votre domicile demain. Il faudra payer à la livraison, en argent comptant.

 C'est le petit homme, aux cheveux mauves, qui se manifesta :

 - Tout est beau ainsi, nous vous attendrons demain. Nous espérons que les bons comptes feront les bons amis.

 Puis le couple se leva et quitta les lieux sans faire d’histoire. Dans leurs têtes, ils planifiaient demain. À la nuit venue, équipés de leurs sacs à dos, Rolande et Barnabé Beatnik, allèrent à leur cachette secrète. Une fois à l'intérieur, ils préparèrent la commande de Wilson et Gertrude. Ils placèrent tous les petits paquets dans leurs sacs à dos. Ils sortirent de la petite cabane et retournèrent rapidement à leur lieu de résidence, car il commençait à se faire tard. Avant d'aller au lit, ils regardèrent la peinture pendant quelques minutes, ils allaient faire de beaux rêves.

 Après une assez longue marche de plusieurs minutes, ils parvinrent au domicile de leurs clients, c'était une assez grosse maison, un bon signe se dit en elle-même Rolande. Ils étaient juste devant la porte d'entrée, quand la douce voix de Gertrude se fit entendre leur disant, tout simplement, de pénétrer à l'intérieur, ce qu'ils firent.

 Aussitôt dans la place, ils furent piqués par plusieurs petits drones d'environ deux centimètres de longueur. Ils perdirent connaissance et aboutirent sur le plancher en bout de parcours. Ils étaient dans une cage avec des barreaux en acier, ils ne pouvaient en sortir, ils étaient prisonniers. Ils étaient sur le sable d'une plage, avec la mer à proximité. Ils étaient tombés dans un traquenard. À côté de leur prison, il y avait une petite pancarte avec le chiffre 50 dessus. Le téléphone de Rolande résonna, elle répondit :

 - Bonjour, c'est Rolande à l’appareil, que puis-je faire pour toi ?

 Une voix masculine vint à l'oreille de la femme.

 - Salut, je suis Toketonkamon, tu dois me reconnaître, j'aurais besoin de quelques pilules de LSD. Si tu veux, je passe dans quinze minutes.

 - Tu ne pourras pas possiblement passer dans quinze minutes, Barnabé Beatnik et moi sommes détenus dans une cage au bord de la mer, près d'une pancarte avec le chiffre 50 dessus.

 - Ça va je connais cet endroit, un peu comme le fond de ma poche. Dans moins de quinze minutes, je serai là.

 Il stationna son véhicule, puis marcha un peu et aperçut la cage. Il se rendit jusqu'à la structure métallique assez rapidement. En le voyant, Barnabé Beatnik ressentit un grand bonheur en lui-même.

 - Il me fait grand plaisir de te voir mon très cher Toketonkamon, tu seras notre libérateur.

 L'autre utilisa son coupe métal automatisé et ouvrit la porte. Le client les ramena à leur domicile. Il a également obtenu les pilules qu'il voulait. À ce moment-là, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Ils étaient si heureux d'être enfin de retour à la maison avec leurs affaires et leur confort. Ils appréciaient aussi la tranquillité, mais habituellement ça ne durait pas très longtemps, Ainsi, le téléphone cellulaire de Rolande sonna encore. Elle s'empressa d’être au poste.

 - Bonjour, c'est Rolande, de quelle manière puis-je vous être utile ?

 Une voix grave entra en scène.

 - Salut, la vendeuse de pilules, je suis Roger, j'ai besoin de drogues hallucinogènes. Puis-je passer dans la prochaine heure ?

 - Ça va mon Roger, tu peux venir quand tu veux.

 - Je pars tout de suite, je serai là bientôt.

 Il coupa la ligne. Ils pensèrent rapidement, car ils n'avaient pas beaucoup de temps. Ils soupçonnaient Roger de travailler pour la police et voulaient le questionner à cet effet. Rolande suggéra une solution.

 - On n'a qu'à lui faire boire une bière contenant des somnifères et nous prendrons le contrôle de la situation.

 - C'est une très bonne idée, je suis tout à fait d'accord avec toi, nous allons procéder ainsi.

 L’artiste peintre approuvait ainsi l’idée de sa petite amie. Une période de quelques minutes de silence arriva. Roger débarqua de son véhicule et marcha rapidement jusqu'au logement des vendeurs de drogues, il frappa avec force dans la porte, ces bandits devaient ressentir la pression de l'autorité. Rolande ouvrit la porte et regarda Roger avec un grand sourire et lui dit quelques mots, en lui tapant un peu l'épaule droite.

 - Salut mon Roger, si tu savais comme je suis contente que tu sois là. On va parler un peu, on va prendre une bière ensemble.

 Elle fit route vers la cuisine, il la suivit. Ils prirent place autour de la table. Roger avait même une bière débouchée devant lui, il se laissa tenter à répétition, puis tomba sur le sol. Ils l'installèrent sur le lit, dans leur chambre à tortures. Il était bien attaché. Après quelques minutes, il ouvrit les yeux. Il était en beau fusil, un peu confus, puis il arriva à formuler un discours cohérent.

 - Qu'avez-vous exactement contre moi au juste ?

 Le peintre répondit aussitôt à son interrogation.

 - Moi et Rolande, nous pensons que tu es au service des forces policières. Quel est ton avis à ce sujet ?

 Il regarda, l'homme aux cheveux noirs, avec des gros yeux méchants et ce dernier a répondu à ses attentes immédiatement.

 - Je serai franc avec vous, je l'admets, je travaille pour la police, mais j'ai une proposition très intéressante à vous faire. Si vous acceptez de travailler pour nous, l'Appareil Répressif d'État, vous n'aurez plus de dossiers criminels et en plus vous serez grassement payés. Vous devrez, tout simplement, nous transmettre de l'information au sujet du crime organisé et de ses ramifications. Après, on ouvre des enquêtes et en bout de ligne, on arrête des criminels et certains vont en prison, pour expier leurs crimes. Évidemment, je dois vous dire qu'il y a certaines personnes dans la société qui ne vont jamais derrière les barreaux, ces êtres sont comme protégés par le Système. Il s'agit des gens très importants, vous ne devez pas les déranger. Si vous le faites, vous aurez de sérieux problèmes. Alors, que pensez-vous de ma proposition ?

 La petite femme pensait très intensément, il y avait beaucoup d'activité dans ses neurones. À première vue, l'offre de Roger semblait presque merveilleuse. Elle n'aurait plus peur de se ramasser en taule et en plus ne manquerait plus d'argent de façon certaine. Elle aurait aussi la certitude de faire le bien. En outre, tous ses petits crimes lui seraient pardonnés, comme par magie. Sa réflexion était terminée, elle se prononça au sujet de l'interrogation de Roger.

 - Ton affaire, ça fait mon affaire, j'accepte ta proposition sans aucune hésitation.

 Roger esquissa un sourire, puis Barnabé Beatnik s'introduisit dans la discussion.

 - Mon cher Roger, je vais commencer par aller te détacher. Il se leva et libéra le gros policier, puis poursuivit. Ton idée me convient parfaitement, je suis prêt à commencer dès demain matin.

 - C'est excellent, dans les prochaines semaines un agent très spécial va vous contacter pour mettre au point tous les détails de votre nouvelle fonction. Ainsi, tout est beau sous le soleil des tropiques.

 Il quitta les lieux, en saluant les deux amants, qui semblaient soulagés.

 Enfin, le grand jour était arrivé, dans quelques heures, ils allaient rencontrer les copains d'autrefois, un peu comme un retour dans le bon vieux temps. Depuis déjà plusieurs lunes, Rolande avait prévu la fête. Deux couples de copains d'antan allaient leur rendre visite, ils parleraient, ils s'amuseraient, ils seraient heureux. Depuis tôt le matin, ils préparaient la place, comme des fourmis, ils faisaient du ménage partout, tout était beau, il ne manquait plus que la présence de leurs amis. Il s'agissait de deux couples, l'un était formé de Pétawawah Joe et Barbara, l'autre de Sofia et Zigobert. Après un certain temps d'attente, dans une certaine plénitude intérieure, des coups se firent ouïr, il y avait du monde à la porte. L'artiste peintre s’y rendit. Par le petit trou, il aperçut des bouilles connues. C'était Sofia et Zigobert. L'homme un grand maigre chauve et la femme une petite aux cheveux roux courts. Il ouvrit la porte et s'exprima en ces termes :

 - Salut les amis, ça me fait grand plaisir de vous revoir.

 - Nous sommes très heureux d'être ici avec vous, toi Barnabé Beatnik, un si grand peintre et Rolande une personne si sympathique, dit Sofia.

 - Moi je ne suis pas de cet avis, je n'aime pas les toiles de Barnabé Beatnik, il devrait se rendre utile pour la société et faire autre chose. Des gens qui ne font rien, il y en a toujours trop, argumenta Zigobert.

 L'artiste fut comme piqué, il réagit promptement.

 - Moi j'adore la liberté. Dans mon univers, les gens font ce qu'ils veulent, ce n'est pas de l'affaire des autres, car les humains doivent être libres, c'est mon principe de base. Bon alors, vous n'avez qu'à me suivre, nous allons passer à la cuisine, pour poursuivre la fête.

 Rapidement, ils furent dans la pièce avec la grande table. Barnabé Beatnik leur indiqua qu'ils devaient s'installer du côté gauche de la table. Ce qu'ils firent sans se faire prier davantage. Le créateur alla à sa place, au fond, près du mur, juste en-dessous de son œuvre. Ça frappait encore à la porte. Cette fois, Rolande s'occupa du dossier, elle se rendit à l'entrée du logement et aperçut Pétawawah Joe et Barbara. Lui, un homme petit et gros, aux cheveux verts et elle une grande, aux cheveux longs phosphorescents de couleur orange, dotée d'un beau corps. À la nuit venue, ses cheveux brillaient, ça lui allait terriblement bien. La maîtresse de maison s'exprima ainsi :

 - Bonjour, votre présence me fait tellement plaisir, que j'ai de la difficulté à me retenir au sol. Comment allez-vous ?

 L'homme qui n'était pas très grand dit :

 - Je vais très bien, mais je dois te dire que j'ai horreur des peintures de ton ami Barnabé Beatnik, vous devriez enlever ça des murs de votre appartement.

 Sa grande compagne lui donna un petit coup de pied et parla aussitôt, Pétawawah Joe se tut. Elle le maîtrisait bien, tel un petit chien.

 - Rolande, ma très chère, elle lui donna un petit baiser, sur la joue gauche et continua. Moi, tu sais, j'apprécie beaucoup les toiles de ton ami et j'ai tellement hâte de le rencontrer.

 Ils se rendirent à la cuisine et l'amie du peintre les installa du côté droit de la grande table. Maintenant, la fête pouvait avoir lieu.

 Rolande avait pris place juste en face de son petit copain, elle était à l'autre extrémité de la table. Elle démarra les festivités.

 - Je viens d'avoir une bonne idée, je crois que tout le monde sera d'accord, je vais aller chercher du cognac. Ensemble, ils manifestèrent leur joie en criant pas mal fort. Elle se leva et ramena au total six bouteilles du divin breuvage, en deux voyages. Tous, ils se mirent à boire, Rolande poursuivit. À vous regarder, j'ai l'impression de revenir dans le temps, c'est comme à la belle époque quand nous faisions la fête. C'est extraordinaire d'être encore réunis aujourd'hui, amusons-nous !

 Les coudes se levèrent à plusieurs reprises, puis Barbara, la grande orange fatale, dit :

 - Mon cher Barnabé Beatnik, plus je regarde ta peinture et plus je suis toute à l'envers. Je trouve que tu as vraiment le sens de l'art dans la bonne direction. Quand je ferme mes yeux roses, je visualise encore ton œuvre sublime.

 Sans aucun avertissement, elle se rendit juste à côté de l’artiste et lui toucha les mains, puis l'embrassa doucement sur la joue droite. La matière grise de Pétawawah Joe commençait à se réchauffer un peu. Il s'empressa d'aller sur les lieux pour dire ce qu'il avait sur le cœur. Il avait une voix très grave, ce qui le rendait assez effrayant, car il était assez musclé.

 - Voyons Barbara, que fais-tu ? Je t'en prie, tu dois revenir à la raison et te rendre compte que Barnabé Beatnik est un bon à rien et un peintre sans talent.

 À l'aide de son bras droit, il prit le sien du même côté et la ramena à leur place. Elle ne dit pas un mot, elle se sentait comme perdue un peu.

 Dans son espace cervical, Rolande fulminait. Elle n'avait jamais vraiment aimé Barbara, mais cette fois-ci elle avait dépassé les bornes. Elle se promettait bien d'intervenir directement si la prédatrice récidivait. Du côté gauche, Sofia et Zigobert, étaient bien tranquilles, jusqu'à date. Sofia décida de s'introduire dans le déroulement des événements, elle brisa la glace à son tour.

 - Je suis du même avis que Barbara. Je considère que Barnabé Beatnik est un peintre de très grand talent, il n'y en a pas beaucoup qui lui arrive à la cheville.

 Son ami, le grand Zigobert, qui ne pouvait avoir aucun poil levant sur sa tête, en raison de certaines croyances religieuses, plus ou moins obscures, ne partageait guère l'opinion de sa compagne, il le fit savoir sans délai :

 - Je connais Barnabé Beatnik depuis l'enfance et je sais qu'il n'a aucune aptitude pour le dessin ou encore pour les arts plastiques, c'est tout simplement un bon à rien, qui arrive à survivre en vendant des drogues qui font halluciner les gens. Je l'aime bien quand même, il sera jusqu'à sa dernière seconde un très grand ami pour moi. Même après sa mort, je ne l'oublierai jamais.

 Il pensait à toutes les cuites qu'ils avaient faites ensemble, au temps de la belle époque, au bon vieux temps, en quelque sorte. C’était il y a longtemps déjà. Partout autour de la table, des petits joints s'allumèrent. Barnabé Beatnik voulait souligner l'événement, il s'adressa à tout le monde :

 - Aujourd'hui est un grand jour, car nous sommes tous réunis, nous les copains d'autrefois. Ainsi, nous allons lever nos bouteilles, tous en même temps, pour célébrer l’évènement.

 Ils s'exécutèrent. Subitement, sans aucun avertissement, la toile dégringola du mur et se ramassa directement sur la boîte crânienne de l'artiste peintre, il émit à peine quelques grognements. Il ne bougeait plus. Barbara et son petit ami, qui la suivait comme son ombre, se rendirent aussitôt près de lui. Elle était un peu mêlée et n'arriva pas à déterminer si Barnabé Beatnik était mort ou vivant. Rolande appela l'ambulance.

 Quelques minutes plus tard, les ambulanciers arrivèrent sur les lieux. Rapidement, Ils affirmèrent que l'artiste était décédé, l'homme au béret rouge n'existait plus, son parcours était définitivement terminé. Ainsi, il devenait possible de dire, que le créateur a été tué par sa création, il aurait été préférable pour ce dernier de ne pas créer.

 Clients et amis, ils étaient tous présents à l'enterrement de l'artiste peintre Barnabé Beatnik, qui n'avait aucune parenté vivante. Roberto était un peu nerveux, mais après avoir reniflé un peu de poudre blanche, ça allait mieux, il était heureux d'être là. Malgré tout, ils avaient quand même décidé de venir à l'enterrement. Après tout, Wilson et Gertrude avaient fait une bonne affaire. Toketonkamon, le libérateur, à l'air mystérieux, était également là, il essayait d'être plutôt discret, il ne fit point de vagues. Roger aurait voulu faire travailler un peu ce fainéant d'artiste manqué, mais il n'avait pas l'intention d'abandonner Rolande, dans la vie il fallait se rendre utile à quelque chose de concret, idéalement engraisser le capitalisme ou encore œuvrer, comme lui, pour le mieux- être de la société, par la diminution du nombre de bandits actifs. Soudainement, Roger tomba sur le postérieur, il se releva aussitôt, en ayant l'impression d'une intervention extérieure. Sofia et Zigobert étaient inconsolables, la plus affectée semblant être la petite aux cheveux roux. Pour elle, un grand peintre venait de s'éteindre et elle ne le reverrait jamais. Pétawawah Joe n'aimait pas Barnabé Beatnik, il aurait aimé mieux ne pas venir à l'enterrement, mais il le faisait pour faire plaisir à sa grande petite amie. Barbara était complètement détruite, elle était amoureuse du peintre depuis quelques décennies. Elle avait la tête penchée par en avant et pleurait abondamment sans cesse.

 Depuis quelques mois déjà, Rolande et Barnabé Beatnik prévoyaient refaire toute la peinture de leur logement, car les murs blancs jaunissaient presque qu'à vue d’œil. Elle s'alluma un petit joint et prolongea sa réflexion. Elle était démolie par la mort de son ami, mais elle commençait déjà à prendre du mieux. Mais ce qui la préoccupait le plus, tout au long l'enterrement, le pire dans toute cette histoire, c'est qu'elle allait être obligée de repeindre tout l'appartement toute seule, tout un contrat, quelle horreur !

Yves Massé